



Vue générale du parc, 50, avenue de la Résistance.

LE PASSÉ HORTICOLE ET LA VILLE D'AUJOURD'HUI

Les parcs et les carrières

L'existence des carrières de gypse à Montreuil est attestée dès le début du XVII^e siècle.

C'est à l'emplacement des parcs des Beaumonts et des Guilands que se situaient ces carrières dont l'exploitation a permis la construction des murs à pêches. Sur le site des Guilands se trouvaient

les plus anciennes, à la frontière avec Bagnolet au lieu-dit « la butte à Morel ». En 1906, la plus importante s'étendait sur 130 000 m² et était annexée à une briqueterie fondée en 1866. Elle fournissait 25 tonnes de plâtre pour la province et 35 tonnes pour Paris grâce à 4 moulins à broyer le plâtre, 2 malaxieuses et 1 tailleuse à briques. Elle produisait aussi 20 000 à 25 000 briques et 3 000 à 4 000 poteries et employait



250 ouvriers. Aujourd'hui, le parc des Guilands est propriété du Conseil Général de Seine-Saint-Denis. À l'ouest du parc, un quartier d'habitation s'est progressivement et librement constitué. Des venelles étroites et sinueuses desservent les maisons et contribuent à créer un lieu original.

Aux Beaumonts, en 1866, les carrières Gallet et Leclair s'étendaient sur 12 et 13 ha. La première employait de 12 à 50 ouvriers et possédait 6 moulins à plâtre. Ces carrières étaient étagées sur trois niveaux, le dernier situé à moins de 40 m sous la rue Paul-Doumer. Le parc est devenu propriété communale, il est aménagé en parc « à l'anglaise ».

*Carte postale
ancienne : le four
à plâtre des usines
Morel. Début
xx^e siècle.
Musée d'Histoire
vivante. Montreuil.*





Carte postale ancienne : vue générale des carrières. Début ^{xx} siècle. Musée d'Histoire vivante. Montreuil.

On retrouve dans le quartier né à l'ouest du parc la même liberté dans l'expression architecturale.

Dans ces carrières des galeries avaient été réservées pour la culture des champignons ou de la barbe de capucin.

Les passages

Les villas, les impasses, les passages permettent de desservir des groupes de pavillons dans des îlots profonds. Le long de voies étroites, voire de véritables ruelles au tracé sinueux (le « Sentier tortueux »), les maisons non alignées, le sol, souvent pavé, sans trottoir, maintiennent un paysage villageois au cœur de la ville. On les retrouve sur l'ensemble du territoire communal, héritage des chemins ruraux et des voies d'accès aux parcelles agricoles anciennes. Dans le Bas-Montreuil, on peut signaler la villa Souchet, le sentier du Tourniquet, la villa Arago, l'impasse de la Fosse Pinson ; au centre de la ville, la villa de la Seigneurie ; sur le plateau, le sentier des Sureaux, le sentier des Jasmins, celui de la Ferme, l'impasse de la Boissière, et bien d'autres.

Le sentier des Sureaux.



Les maisons d'horticulteurs

Quelques maisons traditionnelles subsistent encore dans le « vieux Montreuil ». Si, au ^{xvii}^e siècle, les inventaires après décès nous décrivent des maisons en rez-de-chaussée ou à un étage (voir le 29, rue Rochebrune), dès le siècle suivant l'enrichissement dû à la culture



*Maison 29, rue Rochebrune.
Maisons 55-61, bis rue Victor-Hugo.*



des pêches permet d'édifier des bâtiments de deux étages. Construites en moellons et recouvertes d'un enduit de plâtre, ces maisons ont une cuisine et une salle au rez-de-chaussée, des chambres au premier étage, alors que le deuxième étage est utilisé pour les récoltes. Le grenier, éclairé par une lucarne, abrite le fruitier. Les fenêtres sont habillées de persiennes en bois. Certaines présentent encore sur la lucarne une poulie à gorge. Les toits étaient recouverts de tuile plate de couleur brune. Peu nombreuses sont ces maisons qui ont échappé aux démolisseurs : ainsi, les n° 55 à 61bis de la rue Victor-Hugo, le n° 1, rue Buffon ou les n° 66 à 72 de la rue de Rosny. Dans la rue Pépin, berceau de la culture des pêches, seuls les n° 11 à 15 ont conservé quelques traces de leur passé horticole. Au XVII^e siècle, cette zone constituait la propriété des Pépin qui s'étendait en gagnant le plateau jusqu'aux terrains de Saint-Antoine, où l'un d'entre eux possédait un jardin. Il s'agissait alors d'une des plus importantes familles de la ville. On peut s'attarder aussi sur les n° 24 à 26 de la rue Danton ou le 32 de la rue Dombasle, ancienne maison Dalibon, cultivateur bourguignon qui après avoir épousé la veuve de l'ancien

*Maisons 66-72, rue de Rosny.
Ferme 23, rue Émile-Beaufils.*



propriétaire, l'occupa à partir de 1820. D'autres maisons peuvent être vues rue Mériel (n° 13), rue de Romainville (n° 4), rue Hoche (n° 3), rue Alexis-Lepère (n° 3).

Les murs

Ils se sont étendus sur la majeure partie de la superficie de la commune à la fin du XIX^e siècle (500 ha sur les 900 de la ville), avant de disparaître sous la poussée de l'urbanisation. Pourtant des témoins subsistent partout, au hasard des rues, isolés (dans toutes les rues du vieux Montreuil), comme fossilisés, servant d'appui à des constructions (rue de Rosny notamment), de limite à des rues (rues des Néfliers, Émile-Beaufils, Ernest-Savart), ou encore utilisés pour palisser des arbres dans des jardins privés (rue Salvador-Allende ou des Néfliers). Résistants aux transformations urbaines, ils sont la marque du parcellaire qui subsiste et continue d'organiser le bâti de la ville. Dans certains squares, ils ont été confiés à la créativité des artistes en herbe de la ville (square 50, avenue de la Résistance). Cette présence, signe de la permanence du « système montreuillois » dans la structure urbaine actuelle, traduit aussi le passage du

Mur en bordure de rue, rue Salvador-Allende.





Un coin de campagne en ville, sentier de la Ferme.

rural à l'urbain, sans discontinuité, avec une intégration souple des éléments anciens dans la construction de la ville moderne. Ces témoignages sont parfois suffisamment prégnants pour nous permettre de retrouver les anciens grands quartiers horticoles, au Marais de Villiers, rue des Caillots et des Eperons, à la Boissière, sur le plateau qui domine l'église (rues de l'Ermitage, Danton, Rochebrune, des Néfliers). Il arrive même parfois que l'urbanisation ait oublié de vrais morceaux de campagne au fond d'un sentier ou d'une impasse : au sentier des Jasmins et surtout au sentier de la Ferme, sur l'ancien domaine de l'Ermitage. Dans le quartier Saint-Antoine, malheureusement coupé en deux par l'autoroute B86, subsiste cependant une zone d'environ 37 ha de murs, dernier vestige de la grande époque des vergers. Dès 1940, la zone dite des murs à pêches est classée en zone horticole protégée, elle comptait alors 52 ha. Le site a connu depuis différentes qualifications urbaines au pos, s'est pratiquement vidé de ses cultivateurs et s'est inexorablement dégradé.